

Des briques, des fibres, des hommes...

Les traces laissées par l'architecture du travail textile à Comines sont nombreuses et passionnantes. Si la Grande Guerre a détruit à jamais les plus beaux fleurons du patrimoine bâti cominois, de nombreuses archives (photos, plans, restes archéologiques...) permettent néanmoins de comprendre cette histoire multiséculaire, d'autant plus qu'une bonne dizaine d'usines urbaines, reconstruites dès 1920, jalonnent encore les rues des deux Comines. A côté de ces vestiges de brique, de métal, de verre et de béton, demeurent aussi les traces d'autres grands bâtisseurs : les ouvriers et les patrons, ces êtres qui ont charpenté petit à petit une tradition d'excellence encore particulièrement saillante aujourd'hui.



Bobineuse au travail au sein de la rubanerie Plovier à Comines-Belgique, en 1930 (MRc190)

Bien sûr, au gré des restructurations, délocalisations et/ou obsolescences (plus ou moins programmées) d'entreprises, Comines a perdu quelques-uns de ses « beffrois du travail », ces cheminées d'usines qui rythmaient le paysage et rappelaient la force industrielle de tout un bassin de vie et de labeur.



Dynamitage de la cheminée de l'usine Derville et Delvoye, dans le quartier cominois du Vieil-Dieu, en 1990 (MRc1900).

N'en restent que des plans, des photographies ou des embryons quand elles ont été rabotées. Par contre, d'autres se sont maintenues et jouent encore avec force leur rôle de signal. Mieux, un inventaire exhaustif récemment dressé pour le département du Nord à l'initiative du réseau PROSCITEC-Patrimoines et Mémoires des Métiers, a permis au grand public de prendre conscience de leurs qualités alliant fonctionnalité et esthétique.

Des entreprises laissées en plan(s) ?

Construire une usine relève de la patience et de la connaissance approfondie et des matériaux et des éclairages naturels, le tout sous-tendu de fonctionnalité. A voir les plans des entreprises textiles des deux Comines, force est de constater combien leurs maîtres d'œuvre ont respecté ces règles et contraintes.



Plan de la façade principale du tissage Buyse-Frères (1928) à Comines-Belgique par Marcel Hocepied, architecte.

A Comines-Belgique, entre 1928 et 1929, l'entrepreneur Léon Berghe-Pillaert a été choisi pour suivre les plans de l'architecte mouscronnois Marcel Hocepied lors de la construction du tissage Buyse-Frères, dans la rue de Ten-Brielen (dont les bâtiments encore sur pied sont actuellement occupés par la menuiserie communale).

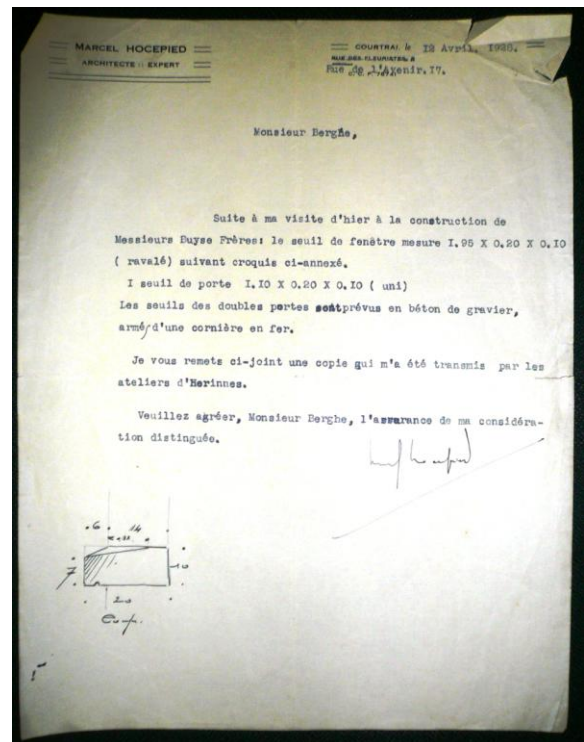
Le dossier complet, comprenant plans, mémoires et lettres-circulaires envoyées aux adjudicataires et autres impétrants mais aussi de multiples offres de prix consciencieusement motivées, témoigne de l'ampleur de la tâche ! Pas moins d'une quinzaine de sociétés entrent en jeu, des ciments d'Ecloo aux vitreries Glorieux-Lagast (de Mouscron), en passant par le Comptoir Tuilier de Courtrai ou les ateliers de construction d'Hérinnes-lez-Enghien.

Au final, le bâtiment de 769 mètres carrés sera réalisé pour un budget total de 218531 francs belges de l'époque. Au fil du temps, l'entreprise connaîtra, à l'image de nombre d'autres usines textiles de l'Eurorégion, les effets de la modernisation du parc des métiers, les restructurations et sera même victime d'un incendie qui la ruinera partiellement, avant d'être vendue et de

changer d'affectation. Ses façades subiront aussi des mutations tandis que les toits en sheds demeureront intacts.

Mais après qu'elle ait été, en tout ou partie, restructurée ou vouée à la fermeture, la vie d'une usine n'est pas toujours un long fleuve tranquille !

A Comines, si les bâtiments détruits sont nombreux (Bonduel, Derville et Delvoe...), il en est d'autres qui ont été requalifiés et, parfois, sauvegardés dans le respect de leur conception. Ainsi en va-t-il d'une partie des établissements Lambin-Ravau, place du Château à Comines-France, dont la rubanerie, toujours en fonction, a été intégrée au groupe Géry Fauchille tandis qu'une partie des anciens locaux administratifs et de stockage s'est métamorphosée en habitations modernes dans lesquelles l'éclairage zénithal offre une qualité de confort incomparable.



Lettre du 18 avril 1928 de l'architecte mouscronnois Marcel Hocepied, faisant le compte-rendu d'une visite de chantier, croquis de seuil de fenêtre à l'appui.

Un autre bel exemple, à vocation culturelle cette fois, est la reconversion du bâtiment principal du tissage Désiré Ducarin, devenu depuis novembre 2013 une très belle médiathèque municipale.

Les « 3 F » ou l'usine en mémoires.



Page de garde de la publication « F.F.F. » (MRc1672).

Pour tisser des rubans, il faut du fil. C'est donc tout naturellement que des entreprises de fileries et de retorderies vinrent s'installer sur le sol des deux Comines afin de parfaire la demande en matières premières conditionnées, donc prêtes à l'emploi. Parmi les usines les plus importantes de Comines, celle de Liévin Hassebroucq (1832-1905) a laissé des traces de choix dans les archives du Musée de la Rubanerie, notamment grâce à un cahier promotionnel doté d'une gravure et de huit photographies la documentant.

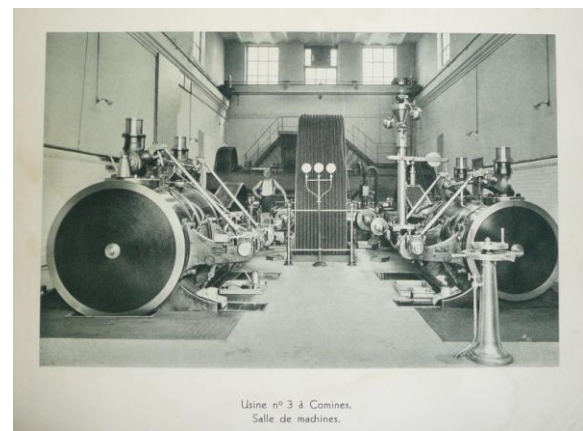


L'atelier de retordage de Comines (MRc1674).

Cette pièce date de vers 1920, un an après que les bâtiments, avec trois autres fabriques situées à Lille (Pouiller-Longhaye et H. et L. Rogez) et à Halluin (Ovigneur), ont été réunies au sein du groupe « Filatures et Fileries de France », fondé par Edmond Rogez, et que les Cominois s'approprièrent sous le vocable « les 3 F ». A noter encore que, d'après les statuts des « F.F.F. » amendés et publiés en 1943 puis revus en 1953, les sociétés Ignace Lambin (créée à

Comines puis délocalisée à Paris), G. J. Descamps-Beaucourt (filterie lilloise) et « Franco-American Thread Company », opérèrent des apports consolidant le tout.

A Comines-France, après avoir cédé, en 1900, le bâtiment situé rue de la République à son collègue industriel Vincent Cousin, Liévin Hassebroucq avait fait construire la même année sa nouvelle unité de travail route de Wervicq. Dénommée « Hassebroucq-Frères », elle sera détruite lors de la Grande Guerre puis reconstruite à l'identique avant d'intégrer les fraîches émoulues « Filatures et Fileries de France ».



La salle des machines de l'usine cominoise (MRc1673).

L'ensemble des documents, édité en noir et blanc mais aussi en version sépia, montre toutes les étapes de la fabrication du fil et de son conditionnement. En outre, il témoigne aussi de la modernité de la salle des machines, avec ses énormes générateurs électriques, ainsi que de celle des métiers des différents départements (dévidage, bobinage, retordage, mise sur carte, cartonnage et emboîtage). Sur chaque cliché, des femmes et des hommes vaquent à leur occupation sous l'œil attentif des contremaîtres... Les espaces sont éclairés par des sheds reposant sur des crémones et des colonnes de fonte, ainsi que par de larges baies vitrées perpendiculaires au mur gouttereau. Des axes de transmission reliés par des poulies et des rubans de cuir permettent de mettre les engins en fonction.

Par ailleurs, une dernière planche photographique est dédiée à l'atelier de tressage, opération consistant à tisser des

fibres selon un mouvement tournant ou semi-circulaire. Le résultat obtenu varie en fonction des fils usités, de leur nature et de leur nombre présent dans l'assemblage. Ainsi, du bolduc (fin cordonnet) au câble d'amarrage, en passant par la mèche à bougie ou le lacet pour chaussures, la tresse balaye un large spectre de fonctions.



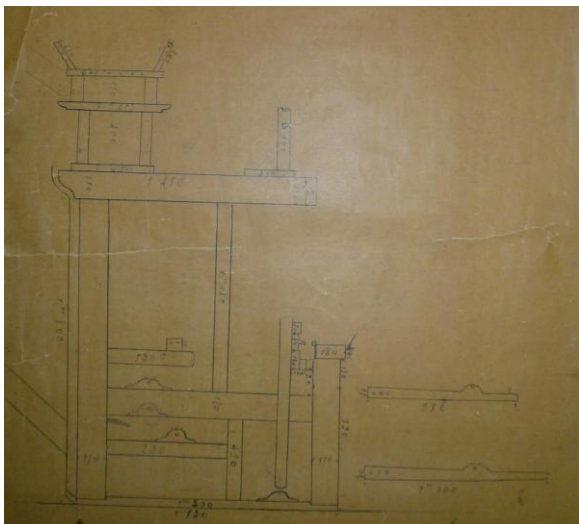
Usine n°3 à Comines.
Atelier de mise sur cartes.

Les « metteurs en carte » à l'ouvrage (MRc1679).

L'usine « F.F.F. » de Comines fonctionnera jusqu'à sa fermeture en 1977.

De main d'homme !

A côté de l'architecture des usines, les mains des hommes ont encore dessiné, conçu, voire perfectionné nombre d'engins.



Profil de métier à barre par Raphaël Clément (début XX^e s.).

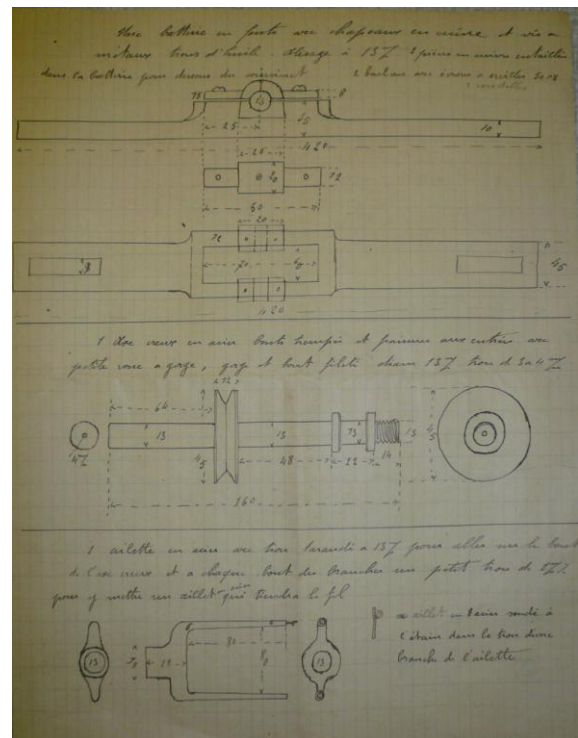
Le but était, bien entendu, d'améliorer la pièce achetée sur catalogue afin de la rendre à la fois plus performante et plus

concurrentielle que celles de l'entreprise d'en-face ! Mais un autre objectif a lui aussi été poursuivi : celui de mieux connaître, et donc de mieux comprendre, les ingénieuses mécaniques mises en branle.

A titre d'illustration de ce qui précède, le menuisier-ébéniste cominois Raphaël Clément, actif au début du vingtième siècle, dressa de nombreux plans et croquis aujourd'hui précieusement conservés au Musée de la Rubanerie cominoise. Parmi ceux-ci, des planches étudient plus particulièrement le bâti du métier à barre, accompagnées de notes manuscrites et de schémas quant aux principales pièces métalliques qui l'accompagnent, des ailettes aux axes de transmission, en passant par les tiges filetées et autres bagues.

Olivier Clynckemaillie

Conservateur de Musée de la Rubanerie cominoise



Etudes de pièces métalliques pour un métier à ruban à barre par Raphaël Clément (début XX^e s.).



Dans le cadre de « Lieux de Travail », un projet porté par PROSCITEC-Patrimoines et Mémoires des Métiers.

© textes et photos : Olivier Clynckemaillie, Musée de la Rubanerie cominoise, Avec le soutien du service impression de la Ville de Comines-Warneton et de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.